

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche. Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, 25 francs par an.
 » » » 14 » six mois.
 » » » 7 50 » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFFITE, BULLIER et C^o, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAYAT, LAFFITE, BULLIER et C^o, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

Roubaix, 28 juin 1864.

BULLETIN.

Le *Moniteur* annonce que, dimanche à six heures du matin, l'armée prussienne a ouvert le feu contre les fortifications d'Alsen.

A l'heure qu'il est, les Danois et les Austro-prussiens ont repris leur poste de combat sur terre et sur mer.

Les négociations qui ont eu lieu à Londres ont donc été complètement inutiles et les résultats pacifiques qu'on en attendait sont singulièrement compromis malgré les espérances que l'on fondait sur le désintéressement de la politique française et l'efficacité de notre intervention morale.

Des changements notables se sont opérés dans la pensée des cabinets européens, et lord Russell lui-même, après avoir repoussé, le premier, le programme du congrès, a proposé aux grandes puissances de choisir le souverain de la France pour médiateur et arbitre suprême dans le conflit qui peut compromettre le repos de l'Europe.

Les journaux anglais sont d'avis, pour la plupart, que le pays doit hésiter à faire la guerre, et le *Times* ajoute que « le gouvernement, après avoir bien considéré la situation de l'Angleterre, devra déclarer qu'il juge compatible avec l'honneur national et avec sa propre politique de s'abstenir de faire la guerre. »

D'un autre côté, on assure que lord Palmerston veut aider le Danemark, mais ses vues ne sont pas soutenues dans le conseil des ministres.

On annonce aussi que lord Derby, au nom de ses collègues du parti tory et de la fraction réformiste, a l'intention de poser aujourd'hui une motion de défiance contre le cabinet Palmerston-Russell. On ajoute que le prince de Galles appuiera personnellement la démarche de lord Derby.

On écrit de Copenhague à l'agence Havas qu'il est question d'un appel de volontaires de 18 à 30 ans et d'une souscription nationale pour subvenir aux frais de la guerre.

Le Rigraad a été ouvert le 25, à midi. Voici un des passages les plus saillants du message royal :

« Nous traversons une crise menaçante pour l'avenir du pays.

« Nous avons appris que les droits les plus clairs comptent peu en Europe.

« Nous sommes isolés. Nous avions dû consentir à un sacrifice pénible en abandonnant le territoire situé au-delà de la Schlei. L'ennemi ayant demandé encore davantage, nous avons répondu négativement. Nous sommes convaincu que le pays est d'accord avec nous. Que Dieu augmente les sympathies pour nous chez certaine puissance et la décide à nous accorder un secours actif! »

J. REBOUX.

On lit dans le *Bulletin de Paris* :

« Au moment de sauter le fossé, John Bull est saisi d'une crampe intempestive. Pour être juste, disons que son hésitation est habituelle. Un rhume, on peut le risquer, mais une pleurésie?... »

« Nous allons savoir à quoi nous en tenir. Hier soir même, 27 juin, les ministres de la reine ont dû exposer, dans le Parlement leur programme. On dit qu'il sera plus expectant que militant. Lord Palmerston et lord Russell ont la prétention, en Danemark comme ailleurs, de faire mentir le proverbe qui veut qu'une porte soit ouverte ou fermée.

« Quoiqu'il en soit, l'agitation est grande de l'autre côté du détroit, dans le monde politique, financier, commercial, et à plus forte raison dans les classes populaires. C'est ce que rapporte exactement une correspondance de Londres à laquelle nous empruntons les notes ci-après :

« Parmi les hommes d'Etat, la pensée dominante est qu'on ne saurait faire la guerre sur une petite échelle, et qu'une fois la flotte envoyée, il faut se préparer aux éventualités d'un conflit continental.

« La répugnance absolue d'une partie des ministres et d'un grand nombre de membres du Parlement à s'engager dans une lutte aussi considérable.

« Attitude de la reine favorable aux Allemands.

« Attitude des tories qui gardent l'expectative, se contentent de blâmer le cabinet et n'osent se prononcer.

« Attitude du prince de Galles qui se rallie nettement à lord Derby et aux tories.

« Pletiore de richesses financières, industrielle, commerciale, qui alourdit toute

combinaison politique par la complication des intérêts matériels.

« Si l'on ajoute à ces dispositions des esprits un sentiment très-vif de l'honneur national qui a périclité, de l'aveu commun dans les dernières complications politiques, on peut se faire une idée des perplexités du cabinet de Saint-James. Comment en sortira-t-il? Nous le saurons avant quarante-huit heures. »

BAYVET.

Algérie.

Le *Moniteur de l'Algérie* publie les nouvelles suivantes des opérations militaires dans le Sud :

Medaouer sur l'Oued Riou, le 21 juin. Le général de division sous-gouverneur s'est porté le 17 juin chez les Mekenassas. Les colonnes du général Liebert et du colonel Lapasset ont campé à Kernachin et à Ras-Bouchar. La cavalerie du colonel Tilliard occupait Medaouer sur l'Oued Riou et le général Martineau marchait vers Bou Chetout.

Le 18, l'infanterie du général Liebert et du colonel Lapasset fouilla les ravins des Mekenassas qui descendent vers l'Oued Riou, chassant devant elle les populations et les troupeaux, qui allèrent tomber, partie entre les mains du colonel Tilliard, partie entre celles du général Martineau. Plus de trois cents prisonniers ont été faits dans cette journée et dirigés sur Ammi-Moussa. Les goums se sont emparés d'une grande quantité de bestiaux et de butin.

Le soir même, les Mekenassas demandaient l'aman et acceptaient les conditions qui leur ont été imposées. Ils ont en outre apporté au camp 200 fusils et versé les sommes qui leur ont été demandées.

Depuis le 13 juin, le général Rose n'a pas cessé d'opérer vigoureusement dans la région de Garboussa. Le 19, il a reçu la soumission des Ouled Souid, auxquels il a imposé les conditions qu'il avait déjà faites aux Hararissa lorsque ceux-ci étaient venus se mettre à sa disposition.

Le 21, les quatre colonnes commenceront contre les Flittas des opérations combinées dont les résultats semblent devoir être décisifs.

Malgré une température très élevée, la santé des troupes est excellente.

On écrit de Philippeville :

« Les soulèvements de la Tunisie ne produisent aucun effet sur les Arabes de notre province. En ce moment ils moissonnent, ils tondent leurs moutons, transportent

leurs blés, leurs orbes et leurs laines sur nos marchés. Nos négociants vont à Tébessa avec de fortes sommes d'argent pour faire leurs achats et expédient de cette ville à Constantine pour des centaines de mille francs de laine. Des marchands de bestiaux vont de Guelma à Alger avec des troupeaux de deux ou trois cents bœufs. La route de Philippeville à Constantine est couverte de charrettes chargées de laines et de blés.

Dans notre port ont été chargés au complet, en l'espace de quinze jours, les vapeurs la *Seine*, de 800 tonneaux, deux fois le *Marocain*, de 400 tonneaux, le *Dahomey*, de 500 tonneaux, la *Numide*, de 400 tonneaux, la *Ville-de-Bône*, de 200 tonneaux, le *Protis*, de 400 tonneaux, la *Girondo*, de 200 tonneaux, les vapeurs des Messageries impériales, et un grand nombre de navires à voiles. Notre place du commerce disparaît sous les monceaux de balles de laines, les magasins des villes sont pleins, et des laines arrivent toujours. »

Tunisie.

Le correspondant tunisien du *Sémaphore*, de Marseille, écrit de la Goulette, le 18 juin :

La situation des Européens devient chaque jour plus difficile.

Avant-hier au soir, vers sept heures, un commerçant maltais a été poignardé en pleine rue, à Tunis, ainsi qu'un autre individu qui a voulu arrêter l'assassin. Ces deux malheureux sont morts, l'un sur le coup, l'autre à l'hôpital hier matin. Avant-hier également et vers dix heures du soir, trois indigènes ont assommé un italien, officier de marine, qui rentrait chez lui ; ils l'auraient tué si celui-ci n'avait pu réussir à arracher le poignard à l'un d'eux, au moment où il allait le frapper.

Ce dernier fait se passait dans une rue fréquentée de la Goulette. L'assassin du maltais est un derviche.

La dernière nuit, le fil électrique entre La Goulette et Tunis a été coupé en plusieurs endroits. Des événements de cette nature ne sont pas faits pour rassurer la population européenne de Tunis, qui émigre toujours. Aussi, pour peu que la situation s'aggrave davantage, la plupart des Européens s'embarqueront.

En attendant, l'Angleterre fait toujours sa propagande ottomane, dans le but apparent de détruire ici l'influence française, qu'elle voyait autrefois et encore aujourd'hui avec tant de douleur. C'est elle qui,

par tous ces moyens malsadroits, est cause de toutes ces complications politiques ; elle a tellement excité les puissances du littoral contre nous, en leur assurant que la France méditait d'occuper la Régence, qu'aujourd'hui le fanatisme contre les Européens en général et contre les Français en particulier a pris un aspect des plus inquiétants.

A Sousse, à Sfax et sur plusieurs autres points de la côte, les drapeaux des marabouts (des saints) ont remplacé le pavillon du bey. Les populations de ces villes, qui ont chassé les autorités tunisiennes préparent des moyens de défense et demandent l'intervention ottomane. Cette exaltation gagne la capitale depuis peu de jours.

Le bey reste dans son même état d'impuissance ; il n'a ni force pour étouffer l'insurrection, ni argent pour créer des soldats. L'escadre franco-italienne et la division anglo-ottomane sont toujours devant la Goulette.

La *Tamise*, qui part demain à midi, emporte des dépêches très importantes pour Paris. Je pense que ce vapeur partira directement de Bone sans toucher à Sora et dans le plus bref délai possible.

Du 20 juin.

Le Keff (ville dans l'ouest) est au pouvoir des insurgés. Bedjik est cerné de très près par les insurgés. Tunis est toujours tranquille.

Mexique.

ARRIVÉE DE L'EMPEREUR ET DE L'IMPERATRICE

Le steamer *Mexico* a apporté, le 15 courant, à New-York, des nouvelles de la Havane, datées du 6 juin :

Le steamer de la maille anglaise *Clyde* est entré hier avec des lettres de Mexico du 25 mai et de Vera-Cruz du 1^{er} juin.

L'empereur Maximilien est arrivé à Vera-Cruz dans la matinée du 20, sur la frégate *Novara*, après avoir touché à Madère et à la Martinique. Dans cette dernière île, il a rendu à la liberté et ramené avec lui quatre des prisonniers condamnés aux travaux forcés par le général Forey, il en a plus tard libéré huit autres, a payé leur passage pour Vera-Cruz et a fait distribuer 2,000 fr. à ceux qui assistent, en leur promettant de s'occuper d'eux aussitôt après son arrivée à Mexico.

Almonte était à Cordova, et n'est arrivé en ville qu'à cinq heures du soir. Il s'est alors rendu à bord de la *Novara*, accompagné des autorités de Vera-Cruz. Plusieurs discours ont été prononcés, puis la députation, avec sesse à terre.

Le 29 au point du jour, une salve de 101 coups de canon, à laquelle les forts ont répondu, a annoncé le débarquement de l'empereur et de l'impératrice. Les chefs de la ville leur ont été présentés à un moment où le mist-

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX DU 29 JUIN 1864.

N° 14

NATALIE

IMITATION DE L'ALLEMAND.

CHAPITRE XVII.

(Suite.)

« Princesse, on attend ; placez-vous dans le fauteuil! » dit Mme Dyck d'une voix pressante, où Natalie ne trouva plus rien de l'humilité avec laquelle on lui avait parlé jusque là. Tout lui semblait changé subitement ; elle ne s'assit qu'avec hésitation dans le vaillant fauteuil ; on le hissa sur le pont. Le canon grondait encore, les soldats s'étaient remis à faire flotter leurs drapeaux, et, sur le rivage, le peuple de Livourne poussait des acclamations bruyantes.

Mais qu'est-ce que ce cri de détresse qui déchire l'air tout à coup, à travers le grondement du canon et les clameurs de joie? Que signifie ce tumulte sur le pont du vaisseau-amiral? Ne dirait-on pas que des mains brutales ont saisi la princesse au moment où elle y a mis le pied? Ne semble-t-il pas qu'on l'entoure, qu'elle se défend, qu'elle étend les bras vers le Ciel? Et puis ce cri terrible, ce cri déchirant! Le peuple, devenu muet, frémit et tient les yeux fixés avec stupeur sur le vais-

(*) Reproduction interdite.

seau. Le canon s'est tu, les matelots ont cessé leurs manifestations, tout est silencieux, quand s'éleve un second cri désespéré, un seul mot, un nom : « Alexis! »

Alexis Orloff tremble et tressaille ; il ordonne qu'on le ramène au rivage. Sur le vaisseau-amiral tout est tranquille. La princesse n'est plus sur le pont. On prend qu'elle a été chargée de chaînes, puis entraînée... où?

Les chaloupes abordèrent ; le comte Orloff tendit la main à Mme Dyck pour l'aider à descendre.

« Demain, madame, lui dit-il à demi-voix, je vous porterai les remerciements de la czarine. Vous nous avez rendu un grand service. »

Le peuple les accueillit par des hurlements et des malédictions. Orloff lui ferma la bouche en lui jetant de l'or avec un sourire d'indifférence.

La flotte russe était immobile et paisible dans le port. Mais les canons du vaisseau-amiral montraient leurs gueules menaçantes. Les gondoles n'osaient en approcher. Cependant quelques marins plus curieux que les autres s'y hasardèrent, et ils prétendirent, à leur retour, avoir vu à la fenêtre de la cabine la princesse toute pâle, les bras chargés de chaînes, l'air désespéré. D'autres assurèrent qu'ils avaient entendu, dans le calme de la nuit, des gémissements s'échapper du vaisseau.

La flotte leva l'ancre le lendemain pour retourner à St-Petersbourg. Orloff, debout sur le rivage, regardait les vaisseaux déployer fièrement leurs voiles, et quand il les vit disparaître à l'horizon, il murmura avec une joie cruelle :

« L'œuvre est accomplie ; Catherine sera contente! »

CHAPITRE XVIII.

Alexis Orloff ne s'était pas trompé : Catherine, la grande impératrice, fut satisfaite de la façon dont il avait mené son œuvre à bonne fin. Elle s'en fit raconter tous les détails, en présence de ses intimes, par Joseph Ribas, l'envoyé du comte, et elle l'écoula avec des signes approbatifs et des sourires cruels.

« Ah ! dit-elle ensuite à Grégoire Orloff, nous connaissons le cœur de la femme. En chargeant votre frère de cette capture, je savais bien qu'un bel homme est un géolier auquel une jeune fille n'échappe point.

— Et qu'ordonne V. M. au sujet de la prisonnière? demanda Ribas humblement.

« Tiens ! j'oubliais, dit l'impératrice avec indifférence. Elle vit donc encore la soi-disant fille d'Elisabeth? »

— Oui, madame.

Catherine, pensive, fit quelques tours dans la pièce. Son œil d'aigle se portait de l'une à l'autre de ses deux toiles favorites. C'étaient des tableaux de bataille de Casanova, frappant d'une horrible vérité. On y voyait des ruisseaux de sang, des membres mutilés, la furie des vainqueurs, l'agonie et la désolation des vaincus. Telles étaient les scènes qu'aimait Catherine, les spectacles qui l'excitaient aux pensées grandes et hardies.

Elle sourit ; elle venait de prendre une résolution. Le front serein, l'air calme et gracieux comme si elle donnait des ordres pour une fête, elle commanda de faire fouetter la princesse Tarrakanoff et de la jeter ensuite dans un cachot. Puis elle ajouta, en s'adressant à Joseph Ribas :

« Quant à vous, nous avons lieu d'être satisfaits de vos services, et nous vous récompenserons. D'ailleurs, notre cher com-

te Alexis Orloff vous recommande tout particulièrement à notre bienveillance et vous beaucoup de capacités. Vous serez content.

La nuit était sombre et froide, les rues désertes et silencieuses ; St-Petersbourg dormait. Il n'y avait de vie et de mouvement que sur une seule place, où se passait, à la lueur des torches, une scène mystérieuse et terrible. Au milieu d'un groupe d'impassibles bourreaux, une jeune femme vêtue de blanc était agenouillée, pâle et se soutenant à peine. C'était Natalie. La cruauté et la perfidie d'Orloff lui avaient brisé le cœur bien plus que les souffrances de sa captivité. Elle avait pleuré jusqu'à ce que ses larmes fussent tarries ; elle avait gémi jusqu'à ce que sa voix fut éteinte. Maintenant, elle ne pleurait ni ne se lamentait plus ; elle souriait en levant les mains vers le ciel, car elle croyait mourir sous le knout, et elle en rendait grâce à Dieu.

Les bourreaux s'approchèrent d'elle, la soulevèrent brutalement, lui arrachèrent sa robe. Elle se laisse faire sans résistance ; elle prie toujours ; son âme n'est plus sur la terre. Mais quand ils veulent lui détacher du cou la chaîne à laquelle sont suspendus les papiers du comte Paulo, elle tressaille, un éclair s'allume dans ses yeux et, de ses mains convulsivement jointes, elle cache et défend son trésor avec l'intrépidité d'une lionne.

« Laissez-lui ces papiers ! dit Joseph Ribas, présent à l'exécution par ordre de l'impératrice. Ils seront à nous tout à l'heure. — O Paulo, je t'aurai donc tenu parole! » murmure Natalie.

Puis elle demanda la permission de lire ces papiers ; Ribas la lui accorde. Elle les décaçhète d'une main tremblante et y jette

un coup d'œil. Un sourire douloureux lui effleure les lèvres, ses bras retombent sans force à ses côtés.

« Ah ! dit-elle ce sont seulement les preuves que l'impératrice Elisabeth m'a données le jour ; c'est bien peu de chose, Paulo! » Les exécuteurs la saisissent, la lient sur la cavale (planche inclinée où l'on étanche le patient de façon que tout mouvement lui devient impossible), et le supplice commence. Le knout siffle dans l'air, le noble sang de la princesse coule à flots. Elle ne se plaint pas, elle prie. Une fois seulement, la douleur l'emporte ; elle s'écrie d'une voix déchirante :

« Ayez pitié de la fille d'une impératrice! »

Puis elle s'évanouit.

Quand elle rouvrit les yeux, elle était dans un souterrain de la forteresse, et elle n'avait plus ses papiers. En revenant à elle au fond de cet obscur et humide cachot, elle fut prise d'un immense désespoir. Elle avait caressé avec tant de confiance l'illusion que la mort allait mettre un terme à ses tortures physiques et morales ! Et vivre et souffrir encore, bien longtemps peut-être! Cette idée lui était intolérable.

La délivrance n'arriva pour elle qu'au bout de six ans. En décembre 1777, un vent de sud-sud-ouest fit refluer la Baltique dans la Néva avec une violence extraordinaire. Les eaux, s'élevant à dix pieds au-dessus de leur niveau habituel, envahirent les souterrains de la forteresse, et c'est alors que périt, noyée dans sa prison, l'infortunée princesse Tarrakanoff, la fille de l'impératrice Elisabeth.

FIN.